

camille bouchard



# **OVNI**

## **un roman de Camille Bouchard**

### **publié chez Soulières éditeur**

## Chapitre 1

### Quand j'étais un petit garçon

« Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître », disait Aznavour. Moi, j'ajouterais que les moins de cinquante ans ne connaissent pas. Même cette chanson, ils ne l'ont peut-être jamais entendue.

C'est très loin tout ça. De l'époque où la télévision nous renvoyait les images en noir et blanc d'un grand président américain abattu d'une balle de carabine; puis celles d'un leader noir, assassiné lui aussi; il y avait de grandes manifestations d'étudiants à travers le monde, notamment à Paris; on parlait également d'une guerre qui n'en finissait plus – et n'était pas prête de finir – dans un pays appelé Vietnam; on évoquait le spectre des bombes atomiques que les communistes athées nous balanceraient à la tête... Je me souviens de mes parents, hypnotisés sur le cube en bois qui meublait un coin du salon aux meubles kitsch.

En ce temps-là, j'étais un petit garçon, pas un grand-père comme maintenant. Eh oui, c'est difficile à croire, mais j'ai déjà été un gamin. En culottes courtes et espadrilles. Je vivais dans une ville pas très grande de la Côte-Nord : Forestville. Pour nous, Baie-Comeau représentait une ville gigantesque, Québec, un lieu que quelques élus atteignaient à l'occasion, et Montréal, une cité mythique, inaccessible, un pays lointain qui, justement, dans son exposition universelle, avait récemment accueilli le reste de la planète.

À l'est de Forestville, il y avait un fleuve si large qu'on l'appelait « la mer ». La rive voisine se dessinait à peine à l'horizon. De temps à autre, au loin, on distinguait la forme floue de navires venus d'on ne savait où pour aller on ne savait mieux. Le soir, les lumières de la ville de Rimouski luisaient en tremblotant. Les chaînes de télévision et de radio nous parvenaient de cette agglomération. Puisque les eaux nous rendaient Rimouski inaccessible, ses commerces et sa réalité nous paraissaient provenir d'une dimension parallèle.

Sur les flancs sud, ouest et nord de Forestville s'étendait une forêt plus profonde que notre imagination. Mes amis et moi, âgés de douze ou treize ans, nous la supposions remplie de mystères, de bêtes fabuleuses, d'Amérindiens hostiles, un peu sorciers, beaucoup guerriers. Quand nous y allions seuls, ce n'était jamais très loin de la ville. Pour chasser ou pêcher dans ses solitudes reculées, il fallait être accompagnés d'adultes.

C'était avant l'ère numérique, bien sûr. On passait rarement plus d'une heure par jour devant un écran, et ce n'était que celui de la télé. Le reste du temps, on découvrait la vie en observant la vie. À l'automne, on regardait pleuvoir les feuilles, et à l'hiver, les étoiles.

Comme personne n'avait encore inventé les courriels, on s'envoyait du courrier. J'écrivais régulièrement sur du papier à l'une de mes grand-tantes qui vivait à Baie-Saint-Paul. Pour lui expédier ma lettre ou pour recevoir sa réponse, je devais me rendre au bureau de poste où me répondait souvent un vieux bourru.

- C'est quoi, ça, c'te timbre-là? D'où qu'y sort?
- Eh bien, c'est un timbre pour ma lettre.
- Pourquoi tu l'as collé avec du *scotch tape*?
- Parce qu'il n'y avait plus de colle derrière quand je l'ai ôté de l'enveloppe.
- Quelle enveloppe?
- Celle que m'a envoyée ma grand-tante.
- T'as r'pris un timbre qu'y a déjà servi?
- Ben quoi? Il est comme neuf, même pas déchiré nulle part.

Les prénoms à la mode étaient Michel pour les gars, et Sylvie pour les filles. Les patronymes sonnaient très familiers comme Bouchard, Tremblay, Chénard, Desgagnés, Dumont... Il n'y avait pas alors de noms exotiques comme Benjelloun ou Nguyen, et encore moins des trucs raboutés à la Sarah-Jade Poitras-Morin ou Jonathan Beaulieu-Marcoux qui nous donnent l'impression de parler de plusieurs personnes à la fois.

– Jean-Pierre! Place-toi en rang avec les autres.

Bon, d'accord, mon prénom aussi est composé, mais ça restait assez simple et familier.

Dans la ville, nous avons toutefois trois patronymes d'exception : Zelano, Tecca et Valenti. Il s'agissait de familles d'émigrés italiens venus dans notre coin perdu pour on ne savait quelle raison. À notre âge, nous ignorions les horreurs auxquelles les parents de ces gens-là avaient échappé en Europe. La Deuxième Guerre mondiale et ses contrecoups, nous n'en connaissions rien.

- Je m'appelle Biaggio.
- C'est un drôle de nom.
- Toi, c'est bien Jean-Pierre Chénard?

Puis, il s'est retenu de pouffer de rire, mais je n'ai jamais compris pourquoi. Peut-être que dans son pays d'origine, janpièchénar est un vilain mot.

Je me rappelle un mauvais coup, une fois, en compagnie de Biaggio. Cet après-midi-là, nous ne savions trop comment passer le temps. Les arbres étaient pleumés, leurs feuilles repoussées au loin par les vents d'automne, et l'hiver n'avait pas encore saupoudré sur nous ses étoiles polaires. Nous sommes entrés dans l'église – jamais verrouillée – et avons trouvé dans la sacristie les hosties et le vin de messe. Nous nous sommes empiffrés de tout.

Je ne sais si c'est dû à l'alcool que je consommais pour la première fois ou si l'événement a réellement eu lieu, mais à la sortie du bâtiment, j'étais persuadé que le Ciel nous avait pardonné.  
— Qu'est-ce que tu regardes comme ça? m'a demandé Biaggio en notant que je ne le suivais plus.

— La statue de la Sainte Vierge.

Je désignais la niche où reposait la femme aux traits figées avec ses mains en offrande, l'agneau de plâtre à ses pieds et le Sacré-Cœur à la poitrine.

— Quoi, la Sainte Vierge?

— Elle vient de me sourire et... et elle m'a fait un clin d'œil.

Le site de la ville de Forestville était occupé depuis déjà plusieurs décennies. Cependant, sa population avait pris l'ampleur que nous lui connaissions depuis une vingtaine d'années seulement. La compagnie forestière s'était mise à exploiter plus sérieusement les ressources environnantes. Ses habitants formaient de jeunes familles sans beaucoup de personnes âgées. Le cimetière était relativement petit. L'un de mes grands-pères vivait avec nous – le père de mon père –, et il faisait un peu figure d'exception.

Biaggio et moi avions d'autres chouettes copains que nous côtoyions tous les jours comme Alain, Roger et Jacinthe. Jacinthe était très jolie. J'aimais ça quand elle me prenait par la main. Un jour où nous étions tous les cinq ensemble, Bouton est arrivé tout énervé. Bouton était un compagnon de notre groupe d'amis. Son vrai nom était Réal, mais une verrue imposante sur le bord d'une narine lui avait valu son surnom. Ce matin-là, donc, Bouton-Réal revenait d'une fin de semaine de pêche avec son père – il allait souvent au chalet que son paternel et ses oncles s'étaient bâti autour du lac Pitoune.

— Eh bien, Bouton? lui a lancé Roger avec l'une de ses mimiques grimaçantes qui nous faisaient toujours rire. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Les amis, vous ne croirez pas à ça!

— T'as pogné une truite plus grosse que la baleine de la dernière fois? a rigolé Jacinthe.

Réal ne s'est pas préoccupé de la boutade et a répondu, essoufflé :

— Hier, au-dessus du lac, papa et moi, on a vu des... des *soucoupes volantes*!